

Les yeux sur Christ et la paix entre nous

David Shutes

[version 1.2 – novembre 2016]

Ce document – ou éventuellement une mise à jour – est disponible gratuitement sur www.davidshutes.fr. Il peut être distribué librement mais les droits d'auteur appartiennent à l'auteur. Merci de visiter le site pour les détails concernant les conditions d'utilisation. Une version corrigée avec une mise en page professionnelle est apparu dans le livre « Dieu, les autres et moi », édité par la Maison de la Bible. Ce livre est toujours disponible en format électronique auprès de la Maison de la Bible. Le droit de distribuer librement le présent document ne s'étend pas à la version éditée, dont les droits d'auteur appartiennent à la Maison de la Bible.

Introduction

L'épître aux Colossiens nous donne des éléments d'une importance énorme sur l'essentiel de la vie chrétienne. Ce livre est souvent abordé pour ce qu'il nous dit sur la personne et l'œuvre de Christ (c'est ce qu'on appelle la « christologie » en théologie), mais trop souvent on s'arrête plus ou moins avec des renseignements intellectuels. Pourtant, la « christologie » de l'épître aux Colossiens est d'une application pratique précieuse et fondamentale. Il serait extrêmement dommage d'en limiter l'usage à un cours de théologie académique.

L'épître est en trois parties, en gros. L'introduction (1.1-14) et la conclusion (4.7-18) mises à part, la partie « enseignement » se divise de la façon suivante :

- 1.15 – 2.3 La suffisance de Jésus-Christ.
- 2.4-23 Ce que nous ne faisons pas puisque Christ suffit.
- 3.1 – 4.6 Ce que nous faisons puisque Christ suffit.

Nous n'allons pas développer ici toute la pensée de l'épître ; ce n'est pas le but. D'ailleurs nous sauterons plus ou moins complètement la deuxième partie, qui est pourtant fondamentale dans la raison pour laquelle Paul a écrit cette lettre. Mais ces considérations-là ont leur place davantage dans un commentaire sur l'épître, tandis que notre but ici est d'en faire une seule application précise.

Pourtant, il est nécessaire de saisir en grande partie l'essentiel de la première section, ainsi que la première partie de la troisième section. Vous pouvez compléter ces remarques avec mes notes sur Colossiens ou, encore mieux, avec la lecture d'un ou plusieurs commentaires sur l'épître.

La suffisance de la personne de Christ

La première section de l'épître pose les bases de la suffisance de Christ. Ceci est nécessaire pour comprendre qu'il n'y a pas lieu de s'éloigner de Christ, ce qui est l'objectif de base de l'épître. Mais en même temps, ceci nous donne une compréhension extrêmement utile sur ce qu'est la vie chrétienne.

Les versets 15 à 19 du premier chapitre, d'abord, posent le fondement de la personne de Christ. Nous n'allons pas les explorer en profondeur, mais il faut bien retenir qu'ils nous montrent d'une façon très claire que Christ est Dieu lui-même, le Créateur de tout ce qui existe (dont nous-mêmes), manifesté en chair. Cela veut dire qu'il n'est pas n'importe qui. Chercher quelqu'un (ou quelque chose) de plus grand ou de plus important que Christ n'aboutira forcément à rien. Il ne peut y avoir personne qui soit davantage digne de notre foi que Christ. « Car en lui, habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Colossiens 2.9, une sorte de « résumé » de ce qui avait été dit dans le premier chapitre). Jésus-Christ n'est pas un « demi-dieu », ni un « petit reflet de la divinité ». Il est tout.

Ceci indique qu'il est le centre. Tout est axé sur lui, sur la terre et dans les cieux. Dans 1.16 Paul écrit : « Tout a été créé par lui et pour lui. » Si c'est pour lui, c'est qu'il est lui-même le centre

de l'univers, au-dessus de nous tous. Nous existons *pour lui*, et non pour nous-mêmes. Paul en tirera des implications très importantes sur notre façon de concevoir nos vies dans le chapitre trois.

La suffisance de l'œuvre de Christ

Les versets 20 à 22 du chapitre 1 nous montrent la suffisance de l'œuvre de Christ. Il est tout-suffisant quant à ce qu'il est ; il est tout-suffisant également quant à ce qu'il a fait. Autant personne ne peut être plus grand que Christ, autant personne ne peut nous donner plus que lui. Il a déjà fait tout ce qui est nécessaire.

Pourtant, il était important de parler de la suffisance de sa *personne* avant de parler de la suffisance de son *œuvre*. Si ce n'est pas fermement enraciné dans nos têtes que Christ est tout, que tout est pour lui, qu'il est le centre de l'univers, nous risquons des dérapages importants. Nous arrivons trop facilement à penser que c'est *nous* le plus important dans l'histoire, puisqu'il a tant fait pour nous. Cela nous conduirait inévitablement à une perspective égocentrique : Christ est là surtout pour produire notre satisfaction, confort et épanouissement. Il doit donc agir de façon à nous éviter toute souffrance physique, spirituelle ou psychologique.

Ce n'est pas l'optique de Paul. D'abord il parle de la *personne* de Christ, pour nous rappeler clairement qui il est. Ensuite il nous parle de ce qu'il a fait, mais non dans un sens qui nous ferait penser qu'il est là essentiellement pour nous servir. S'il a tant fait pour nous, c'est pour que *nous* puissions *le* servir et l'adorer. Il ne nous appartient pas de dicter au souverain de l'univers ce qu'il doit faire pour nous.

Dans ce que Paul dit sur la suffisance de l'œuvre de Christ, nous constatons entre autre quelque chose de très important : le salut n'est pas uniquement par rapport au passé, comme on le pense si souvent. Le salut n'est pas seulement : « Christ m'a pardonné, tout va bien maintenant. » Les versets 21 et 22 nous parlent du passé et du présent, mais aussi de l'avenir.

Pour ce qui est du passé, c'est mauvais : nous étions « étrangers et ennemis ». Nous étions en-dehors de la famille de Dieu (étrangers), et contre lui (ennemis) même si nous ne pensions pas l'être. Par le fait de vivre selon une conception de l'univers qui va entièrement à l'encontre de la pensée de Dieu (une perspective égocentrique plutôt qu'une perspective centrée sur Dieu), nous étions effectivement tous des ennemis de Dieu.

Ceci se faisait d'abord par nos pensées et ensuite par nos œuvres. Cela veut dire que notre disposition d'esprit était la base du problème. Les mauvaises choses que nous faisons confirmaient que nous étions étrangers et ennemis, mais comme elles découlaient de notre façon de penser, ce n'est pas pour rien que Paul met notre pensée en premier comme source du problème.

Mais cela est au passé maintenant. C'est ce que nous étions. Nous n'avons pas lieu d'en être fiers, mais nous n'avons pas non plus à nous laisser abattre pour cela. Aucun reproche ne peut nous être formulé pour ce que nous étions, puisque Christ a payé pour cela. L'offense était énorme (la Bible ne minimise jamais l'importance du péché), mais le sacrifice était encore plus énorme. Il suffit donc pour tout ce que nous avons fait.

Le présent est bien plus réjouissant : nous sommes réconciliés avec Dieu. L'offense qui nous coupait de lui est enlevée. « Il a effacé l'acte rédigé contre nous et dont les dispositions nous étaient contraires ; il l'a supprimé, en le clouant à la croix » (Colossiens 2.14). Dieu a fait porter par Christ le poids de notre culpabilité. Il a été puni à notre place. Du coup, nous sommes libres.

Pourtant, il faut bien remarquer que Paul met l'accent ici sur le fait que nous sommes *réconciliés*. Autrement dit, ce n'est pas simplement une question d'éviter la punition, comme nous pouvons trop facilement penser. Le but n'est pas d'éviter l'enfer mais de retrouver Dieu. Éviter l'enfer est un aspect du salut, mais un aspect seulement. Ce n'est pas le plus important. Le pardon est un don précieux, mais non un but en soi. Le but est de retrouver Dieu.

Et c'est ce qui est fait en Jésus-Christ, par le sang de sa croix. Nous qui étions étrangers et ennemis, nous sommes réconciliés avec Dieu. C'est extraordinaire de penser que nous faisons désormais partie de la famille même de Dieu. Indignes que nous étions (et que nous sommes toujours, si nous regardons à ce que nous sommes en nous-mêmes plutôt qu'à ce que nous sommes en Christ), nous avons pu entrer en relation avec le Dieu trois fois saint.

Pourtant, le salut ne s'arrête pas là. Nous ne vivons pas notre vie en fonction du passé, mais nous ne devons pas non plus la vivre en fonction du présent, comme si l'avant-goût du salut que nous avons maintenant constituait tout ce que Dieu a préparé pour nous. Dans 1.22 Paul

continue sa pensée en disant que Dieu nous a réconciliés avec lui-même : « pour [nous] faire paraître devant lui saints, sans défaut et sans reproche ».

L'œuvre de Christ continue, et continuera encore. Elle sera pleinement accomplie en nous le jour où nous serons devant Dieu, délivrés parfaitement et définitivement de toute trace de péché.

Ceci est une pensée qui devait nous faire revoir notre conception du salut. Nous voyons que la sainteté n'est pas une option dans la vie chrétienne, mais le but fondamental. Sans la sainteté, nul ne peut s'approcher de Dieu. La sainteté va donc de paire avec le fait d'être réconcilié avec Dieu. On ne peut pas les séparer.

Nous voyons aussi dans ceci l'assurance d'aller jusqu'au bout. Si nous nous sommes réellement engagés avec Christ (car le verset 23 nous fait bien comprendre que cette promesse merveilleuse ne concerne pas ceux qui ont simplement fait une expérience religieuse et qui vont s'arrêter en cours de route), nous pouvons savoir que Dieu a tout fait, en Christ, pour venir à bout de notre péché dans toute sa perfidie et toutes ses manifestations, aussi subtiles soient-elles.

Trop de chrétiens vivent leur vie chrétienne en fonction du passé. Trop d'autres vivent en fonction du présent, qui est encore insuffisant. Certes, Christ m'a pardonné et je suis réconcilié avec Dieu. Mais je suis encore pécheur, j'ai encore autant besoin de la grâce de Dieu aujourd'hui qu'il y a plus de 25 ans quand Dieu m'a sauvé. Je ne suis pas fier de tout ce qu'il y a dans mon cœur pourri. Si je m'occupe de ce que je suis à présent, je ne peux que me décourager.

Mais regarder à ce que je serai, pour toute l'éternité, à cause de l'œuvre de Christ, c'est aussi une perspective centrée sur Dieu. Me préoccuper outre mesure de ce que je suis, c'est avoir les yeux sur moi-même. Me préoccuper de ce que Christ est en train de faire en moi et dans la vie de ceux qui m'entourent (et qui me peuvent me décevoir, il faut l'admettre, tout autant que je me déçois), c'est comprendre que l'œuvre du Maître souverain est bien plus important que nos œuvres à nous.

L'orgueil frustré se déguise en humilité spirituelle

Très souvent, je suis déçu de moi-même pour ce qui est en fait une très mauvaise raison. Le mécanisme ici est subtil, mais il est très important de comprendre ce qui est en train de se passer.

Je suis conscient de mes lacunes, de mes limites, de mon péché. Cela me déçoit. Je suis abattu. Je me laisse persuader que tout cela est « la conviction du péché », c'est à dire que je suis réellement conscient du fait que je suis pécheur.

Mais ce raisonnement est faux. C'est une astuce de mon cœur tordu pour avoir encore et toujours les yeux sur moi-même.

Considérons : qu'est-ce que l'orgueil ? L'orgueil est le désir d'être bien, d'être quelqu'un d'admirable. Dans mon orgueil, je veux être fier de moi, et je veux que d'autres m'estiment aussi. L'orgueil, c'est très clairement usurper la position de Christ, puisque c'est le désir d'être le centre d'attention.

Il y a des fois que je ne suis pas trop minable. Par rapport à ceux qui m'entourent (ce qui n'est pas une comparaison utile, puisque la vraie norme serait la comparaison avec la sainteté parfaite de Dieu), je ne me trouve pas si mauvais que cela. Je suis donc fier de moi, à cause de mes propres capacités et qualités. C'est de l'orgueil.

Il y a d'autres fois où ce n'est pas le cas. Je ne me trouve pas bien. Je trouve que mes capacités et mes qualités n'impressionnent pas tant que cela. Elles sont peut-être même franchement décevantes. Je suis obligé, par la force des choses, à une constatation accablante : « Je suis un mauvais ! »

Pourquoi cela me trouble-t-il ? Il ne devait y avoir rien d'étonnant, ni d'inquiétant. Je *sais* que je suis un mauvais. Sinon, pourquoi Christ aurait-il dû payer un tel prix pour me racheter ? Mais puisqu'il a payé ce prix, et puisque ce prix est entièrement suffisant, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Recevoir le double d'une facture de dix millions de francs ne doit pas nous affoler, si nous avons été prévenus à l'avance que quelqu'un d'autre a tout réglé. Ce n'est donc pas normal d'être accablé ou troublé par la constatation de notre péché.

Pourtant c'est ce qui arrive le plus souvent. Il y a une quantité impressionnante d'astuces qui existent (dont certaines sont très « théologiques ») pour éviter d'avoir à reconnaître la simple vérité : nous sommes des mauvais. Même si « par mon intelligence, je suis esclave de la loi de

Dieu » il n'en demeure pas moins que « par ma chair, je suis esclave de la loi du péché » (Romains 7.24). Je ne suis pas encore arrivé à la perfection (c'est ce que Paul dit de lui-même aussi dans Philippiens 3.12) ; le péché me colle toujours à la peau (c'est le sens d'Hébreux 12.1) ; je n'ose pas prétendre que je ne suis pas pécheur (1 Jean 1.8). Et qui dit pécheur dit *mauvais*, car le péché est mauvais.

Mais constater que je suis pécheur et donc mauvais n'est pas une révélation, si je suis au Seigneur. Je n'ai pas pu me tourner vers le Christ sans le savoir. Pourquoi donc me laisser abattre par quelque chose que je sais pertinemment ? D'autant plus que ce problème est déjà en train d'être réglé par l'œuvre toute-suffisante de Christ.

La réponse est tout simplement l'orgueil. L'orgueilleux désire être impressionnant ; c'est le sens profond de l'orgueil. S'il ne peut pas l'être, il en est profondément déçu. Mais il n'est pas « humble » pour autant. Il est simplement frustré dans son orgueil.

L'orgueil étant le désir d'être impressionnant, le contraire de l'orgueil est le fait de ne pas s'occuper de soi-même. Et l'épître aux Colossiens nous donne la meilleure manière d'y arriver. L'orgueil regarde à soi-même. Soit il se trouve bien, et en est fier, soit il ne se trouve pas bien, et en est déçu. Mais dans un sens comme dans l'autre il regarde à soi-même.

Mais Paul nous invite à une optique centrée sur Christ. C'est *lui* le plus important. Tout existe *pour lui*. Nous pouvons être impressionnés de *lui* et nous pouvons compter pleinement sur ce qu'il a fait. Nous pouvons nous réjouir de ce que nous serons, à cause de lui, plutôt que de gémir à cause de ce que nous sommes dans notre insuffisance.

Le contraire de l'orgueil est donc une optique centrée sur Christ. C'est une disposition d'esprit diamétralement opposée à la pensée pécheresse qui est en nous, ce qui est la raison pour laquelle cela nous est tellement difficile, mais c'est le chemin du salut. Regarder à lui, compter sur lui, compter sur ce qu'il a fait, tout cela s'appelle la foi. Le péché se manifeste dans l'orgueil, en se considérant comme le centre de l'univers. La sainteté se manifeste dans la foi, les yeux sur Christ qui est le vrai centre de l'univers. Comprendre qui est Christ et ce qu'il a fait nous délivre donc de ces doutes et troubles qui nous paralysent. Tant pis si je suis mauvais ; ce n'est pas une nouveauté et ce n'est pas un obstacle, puisque Christ me fera paraître devant lui saint, sans défaut et sans reproche. Ce que je *serai* est bien plus important que ce que je *suis*.

La suffisance de notre engagement avec Christ

Colossiens 1.23 nous montre clairement qu'il n'y a pas de certitude de salut pour ceux qui laissent tomber en cours de route. L'espérance est pour ceux qui ont réellement donné leurs vies à Christ, et non pour ceux qui en gardent toujours le contrôle tout en expérimentant des moments « spirituels ». Si quelqu'un se détourne de la foi, il est emporté loin de l'espérance. Cela montre que son engagement n'était jamais le fait de se donner entièrement à Christ, en comptant sur lui seul. « Ils sont sortis de chez nous, mais ils n'étaient pas des nôtres ; car, s'ils avaient été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous ; mais de la sorte, il est manifeste que tous ne sont pas des nôtres » (1 Jean 2.19).

Le problème est qu'il y a engagement spirituel et engagement spirituel. Nous avons vu que l'œuvre de Christ a été accomplie en vue de nous réconcilier avec Dieu, de nous ramener à lui, de nous donner une vie réellement centrée sur lui. Pourtant, quantité de gens veulent que Dieu leur vienne en aide pour une toute autre raison. Ils veulent profiter d'une ou plusieurs bénédictions de Dieu, mais ils ne peuvent pas dire qu'ils sont prêts à renoncer à l'optique égocentrique du péché. Ils sont d'accord pour changer beaucoup de choses dans leur comportement (et ils croient que cela constitue le renoncement au péché), mais ils ne se tournent pas vers Dieu *pour lui-même*. Ils aiment Dieu dans le sens d'apprécier ce qu'il leur donne, mais sans plus. C'est un « mariage » entièrement basé sur l'utilité et non sur le vrai amour de l'autre.

Tôt ou tard cela se manifestera. Ceux-là ne peuvent pas dire qu'ils ont la certitude de paraître devant Dieu « saints, sans défaut et sans reproche ». Ce n'est même pas ce qu'ils désirent, dans le fond. A la limite, tout cela a peu d'importance pour eux. Ils veulent surtout être délivrés de l'enfer, trouver la prospérité, être guéris, découvrir une vie épanouie, entrer au paradis ou toute autre bénédiction. Mais ils ne désirent pas vivre avec Dieu dans la sainteté.

En revanche, pour ceux qui veulent cela et qui comptent sur l'œuvre de Christ pour y arriver, le salut est une certitude. Notre foi est faible et vacillante, nos vies ne sont pas toujours aussi impressionnantes que nous le souhaiterions, mais Christ a tout fait. Il n'y a pas besoin

d'ajouter autre chose pour entrer pleinement dans tout ce que Dieu a préparé pour nous.

Ce sera le sens d'ailleurs de la deuxième section de l'épître. Le chapitre deux insistera sur le fait que toutes les astuces légalistes et mystiques que nous pouvons inventer pour nous donner un « plus » sur le plan spirituel nous donne en fait un « moins ». Il ne peut pas y avoir plus que Christ ; notre engagement à compter sur lui est donc tout à fait suffisant. Nous compliquons si souvent la vie chrétienne, mais dans le fond elle est d'une simplicité enfantine : « Christ a tout fait pour que je puisse revenir à Dieu ; je compte donc sur lui et je reviens à Dieu. Je ne désire pas autre chose. »

Cette première section de l'épître aux Colossiens nous donne donc des bases essentielles pour une vie chrétienne stable. Christ est suffisant quant à sa personne, et nous sommes appelés à reconnaître que tout est centré sur lui. Ce qu'il a fait est entièrement suffisant pour nous amener jusqu'au bout, et nous montre en même temps de façon très claire quel est le salut qu'il a mis en place pour nous. Nous nous engageons donc avec lui, et nous n'avons plus à nous inquiéter.

Une optique centrée sur Christ

Après avoir dit pleine de mauvaises choses sur les déviations qui essaieraient de nous détourner de notre fondation en Christ (c'est le sens du chapitre 2), Paul nous appelle dans le chapitre 3 à vivre une vie conséquente. Cela veut dire vivre une vie qui découle réellement de la suffisance de Christ. Si nous savons effectivement qui il est, ce qu'il a fait et pourquoi il l'a fait, cela va changer des choses dans nos vies. C'est ce que Paul nous exhorte à vivre dans cette section.

Cela ne veut pas dire que tout ceci va nous apporter quelque chose de plus dans notre salut. Il faut bien comprendre que ceci s'adresse à ceux qui ont accepté l'œuvre de Christ, c'est à dire à ceux qui savent que c'est *lui* qui nous apporte tout. Penser que nous allons « marquer des points avec Dieu » par la mise en pratique de l'enseignement du chapitre 3, c'est nier l'enseignement du chapitre 1 comme quoi tout vient de Christ. Toutefois, comprendre le chapitre 1 veut dire vivre le chapitre 3.

La première chose dont il est question dans le chapitre 3 est une optique centrée sur Christ et sur l'éternité. Les versets 1 à 4 sont très clairs sur ce point : « Si donc vous être ressuscités avec le Christ, cherchez les choses d'en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez à ce qui est en haut, et non à ce qui est sur la terre. Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, votre vie, paraîtra, alors vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire. »

La logique ici est impeccable et incontournable. Le chrétien est appelé d'une manière absolue à se préoccuper de Christ et non de lui-même. Ce n'est pas une option pour ceux qui sont « spirituels », mais l'implication évidente de la foi pour tous ceux qui se sont tournés vers Christ. Nous ne nous préoccuons pas de ce qui est ici et maintenant. L'essentiel n'est pas là. Ce qui compte est ce qui est auprès de Dieu, ce qui se manifestera uniquement quand nous entrons dans l'éternité. Quand finalement nous serons « saints, sans défaut et sans reproches » nous serons prêts à vivre ce que Dieu a prévu pour nous. Nous ne savons pas ce que ce sera (même Jean ne le savait pas, comme il l'admet volontiers dans 1 Jean 3.2), mais nous savons que ce sera dans la sainteté, et avec Dieu. C'est ce qui compte.

Celui qui a cette optique centrée sur Christ montre qu'il a bien compris les implications de la vie chrétienne. Celui qui ne l'a pas montre qu'il a encore du chemin à faire. Cela ne veut pas forcément dire qu'il n'est pas au Seigneur ; si son désir est de vivre avec Dieu dans la sainteté et s'il compte sur Christ pour y arriver, il a la foi. Mais avoir la foi ne veut pas dire qu'on a tout compris sur ses implications. D'ailleurs Paul n'aurait pas eu à écrire ceci à des croyants si tout vrai croyant avait forcément tout compris sur ces choses.

C'est donc ici que nous pouvons entrer davantage dans l'optique que Dieu désire pour nous. Il veut que nous comptions sur lui, non seulement pour nos problèmes et les circonstances de nos vies, mais plus important encore pour notre valeur. L'orgueil nous pousse à regarder à nous-mêmes, à vouloir être impressionnants. Certains y arrivent plus que d'autres, mais cela ne change rien dans le fond. L'orgueil frustré est toujours orgueil. Une optique centrée sur Dieu est tout à fait autre chose. Il s'agit de se préoccuper de ce qu'il fait, de ce qu'il est.

Nos déceptions et les injustices que nous vivons, comme nos joies et nos plaisirs, appartiennent tous à la vie ici et maintenant. Cela a une importance capitale uniquement pour celui qui ne comprend pas une optique centrée sur Dieu. Par rapport à la joie de connaître Dieu, par

rapport à tout ce qu'il a préparé pour nous, par rapport à l'éternité, ces choses n'ont pas d'importance. Nous ne nous laissons donc pas abattre par les difficultés (que ce soit nos déceptions par rapport à nous-mêmes ou nos déceptions par rapport à ce que d'autres peuvent faire, y compris envers nous), et nous ne nous attachons pas à nos plaisirs.

C'est ce que Paul enseigne aux Corinthiens quand il veut que « ceux qui pleurent [soient] comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui se réjouissent comme s'ils ne se réjouissaient pas, ceux qui achètent comme s'ils ne possédaient pas, et ceux qui usent du monde comme s'ils n'en usaient réellement pas, car la figure de ce monde passe » (1 Corinthiens 6.30-31). Autrement dit, ne nous attachons pas à ce que nous vivons ici, bien ou mal, car c'est pour si peu de temps par rapport à l'éternité.

Dans notre texte de Colossiens 3, Paul dit que cela découle du fait de comprendre qui est Christ et ce qu'il a fait. Savoir que tout est pour lui, que c'est lui qui a tout fait, c'est entrer dans une perspective centrée sur lui. C'est la logique même pour un chrétien.

Des attitudes qui changent

Les paragraphes suivants de Colossiens 3 nous invitent à des changements très concrets dans nos vies. Mais ces changements sont strictement impossibles sans la perspective centrée sur Christ. C'est pour cela qu'il ne faut pas sauter à pieds joints dans ces versets « parce qu'ils sont pratiques » en négligeant la partie « théorique » qui les précède. Une bonne disposition qui n'est pas fondée dans une compréhension solide de ce qu'est une optique centrée sur Christ est comme une maison bâtie sur du sable. Et nous savons tous ce que cela produira.

Paul dit d'abord dans les versets 5 à 11 qu'il y a des attitudes et des pratiques qui doivent disparaître. Il nous exhorte à un changement très actif. Il ne dit pas que nos dispositions pécheresses vont s'en aller tout seuls. « *Faites donc mourir votre nature terrestre* » (3.5) ; « *rejeter tout cela* » (3.8) ; « *ne mentez pas les uns aux autres* » (3.9). Ce n'est pas des choses qui nous arrivent malgré nous. On n'attrape pas une vie qui glorifie Christ comme on attrape un rhume. C'est quelque chose qu'on *choisit*, d'une façon très déterminée et active.

Il y a en premier (dans le verset 5) une liste de comportements mauvais qui doivent disparaître de nos vies : l'inconduite, l'impureté, les passions, les mauvais désirs et la cupidité. C'est une façon de dire que les désirs qui motivent une personne vont être radicalement différents selon qu'elle soit centrée sur elle-même ou sur Christ. Quand c'est mon plaisir qui me préoccupe, j'ai une façon de passer mon temps qui en est le reflet. De même, quand c'est le désir de vivre avec Dieu dans la sainteté qui me préoccupe, quand les valeurs divines et éternelles passent devant les plaisirs immédiats et charnels, cela aussi sera reflété dans ma façon de vivre.

Ensuite, dans le verset 8, c'est une autre catégorie de problèmes qui doivent partir. Il s'agit ici d'attitudes qui mettent de difficultés dans les relations avec d'autres : colère, animosité, méchanceté, calomnie, paroles grossières.

Ces choses doivent changer, car la colère dans toutes ses formes (et toute cette liste décrit une manifestation ou une autre de la colère) découle directement d'une optique centrée sur soi-même. Tant que je me considère comme la personne la plus importante de l'univers, tant que j'estime que tout tourne autour de moi, je ne peux pas admettre quoi que ce soit qui me dérange ou qui serait injuste à mon sujet. (Et je me permets d'ailleurs de définir pour moi-même ce qui est juste et ce qui est injuste, d'une façon qui va très largement en ma faveur.)

Mais quand je suis centré sur Christ, quand les choses éternelles ont nettement plus d'importance pour moi que les situations actuelles (bonnes ou mauvaises), la colère n'a plus sa place. Les situations qui me dérangent et pour lesquelles je me permets de me mettre en colère ne vont pas durer ; elles sont forcément liées à cette vie, qui ne dure qu'un instant à côté de l'éternité.

En plus, ce qui me trouble le plus n'est pas les situations difficiles ou injustes en soi, mais surtout l'attitude envers moi qui est manifestée par d'autres. La colère est une tentative de remettre à leur place ceux qui n'ont pas eu pour moi le respect que, selon mon estimation, ils auraient dû avoir. Cela est très clairement lié à l'orgueil. Et si nous sommes honnêtes, nous voyons clairement que nous nous mettons en colère bien davantage à cause de ces « manques de respect » qu'à cause des difficultés qui vont avec. Si quelqu'un me donne une claque, le mal s'en va relativement vite ; il dure quelques minutes tout au plus. Mais l'affront dure très longtemps. Quand ma joue ne me fait plus mal du tout, mon orgueil est toujours blessé : « Il a osé faire ça, à moi ! »

Ce n'est pas pour rien que Paul insiste sur ceci quand il nous appelle à vivre une vie

chrétienne conséquente. Si nous comprenons qui est Christ et ce qu'il a fait pour nous, nous aurons nos yeux sur lui plutôt que sur nous-mêmes. Et si nous avons les yeux sur lui, notre sensibilité et notre orgueil, qui découlent du fait de penser à nous-mêmes en premier, vont changer. C'est donc une application directe d'une théologie juste.

Paul ajoute que le mensonge ne doit plus avoir sa place, car c'est encore un comportement qui découle d'une optique centrée sur soi-même. Quand ma vie est centrée sur celui qui a dit : « Je suis la vérité », je ne peux pas passer mon temps à mentir pour m'arranger les difficultés. Il aurait pu parler ici de beaucoup de choses. S'il a choisi de mettre en avant le mensonge, c'est parce que mensonge va directement à l'encontre de tout ce que le Dieu de la vérité est en train de faire en nous. Tout comme le mauvais comportement et la colère, donc, le mensonge doit être éliminé de nos vies.

L'amour de Christ dans nos relations personnelles

Une vie chrétienne conséquente n'est pas uniquement négative. Il y a des choses que nous n'allons plus faire, mais il y a aussi des choses que nous allons faire. Et ce que nous allons faire en premier, selon les versets 12 et suivants, c'est agir d'une manière qui reflète l'amour de Christ dans nos relations les uns avec les autres.

C'est important de constater que c'est ce domaine que Paul met en avant dans une vie chrétienne. Il est trop facile de penser que les relations personnelles ont peu d'importance. Dans notre monde individualiste et égoïste, nous avons tendance à minimiser l'entente les uns avec les autres, du moment que nous obtenons ce que nous voulons. Cette tendance du monde est reflétée très clairement dans les valeurs chrétiennes. Nous sommes outrés par quelqu'un qui se dit chrétien et qui vit dans l'immoralité, qui est alcoolique, qui n'est pas droit dans ses finances ou qui fait de l'occultisme. Et nous avons raison de l'être. Mais quelqu'un qui ne s'entend pas avec d'autres chrétiens ne nous trouble pas tant que cela. C'est une chose que nous estimons regrettable, mais plus ou moins inévitable.

Ce n'est pas la pensée de Paul, ni celle de la Bible. La théologie de Paul est bâtie sur trois points : la foi, l'espérance et l'amour. La foi parle de la confiance que nous avons en Christ à cause de ce qu'il est et de ce qu'il a fait. L'espérance parle de notre objectif dans la vie : que cherchons-nous, le plaisir égoïste ou la sainteté dans la présence de Dieu ? Et tout cela se manifeste dans l'amour. Jésus a dit que la loi se résume dans l'amour pour Dieu et l'amour pour les autres, et la théologie de Paul reflète parfaitement l'enseignement du Maître.

C'est pourquoi Paul nous dit ici de nous revêtir de ces attitudes qui nous poussent à rechercher le bien-être des autres plus que notre propre bien-être, et cela même quand c'est difficile : « Ainsi donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, revêtez-vous d'ardente compassion, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience » (verset 12).

Mais même quand nous essayons de vivre correctement, il y a des difficultés. Nous n'apprécions pas toujours le comportement et les attitudes des autres. C'est pourquoi Paul ajoute dans le verset 13 : « Supportez-vous les uns les autres et faites-vous grâce réciproquement ; si quelqu'un a à se plaindre d'un autre, comme le Christ vous a fait grâce, vous aussi, faites de même. »

Il s'agit ici de deux choses différentes, à appliquer selon les cas. La première chose est de supporter. Tout le monde ne me convient pas, tout le monde n'a pas une façon d'agir ou de parler qui me plaît, et cela même parmi nous. C'est là où je suis appelé à supporter. Les autres ont le droit de vivre d'une façon qui ne me convient pas. Tout le monde ne peut pas m'arranger tout le temps.

Oui, vous allez me dire, tout cela est bien beau, mais il y a des fois où les autres dépassent les limites. Je veux bien accepter que les autres peuvent agir d'une façon qui me dérange, mais que dire des cas où il s'agit de péché ? Car tout n'est pas normal.

C'est vrai. Et c'est dans ces cas là que nous devons passer au deuxième principe, celui du pardon. « Si quelqu'un a à se plaindre d'un autre... » Tant que je ne peux pas réellement me plaindre, même s'il est vrai que l'autre ne me plaît pas dans sa façon de se comporter, je supporte. Mais quand il dépasse les limites, quand son comportement est réellement mauvais, ce n'est pas pour autant que la colère ait de nouveau sa place. C'est là que le pardon entre en jeu.

C'est fou de voir à quel point cet enseignement passe mal dans les milieux chrétiens. Dans l'enseignement de la Bible, je n'ai jamais été autant contesté que quand j'enseigne que les

chrétiens devaient passer sur le mal que d'autres leur ont fait. J'ai été critiqué même parfois très sévèrement quand je le dis, comme si j'avais inventé le principe moi-même. Il est tellement plus facile de revenir constamment sur les injustices (réelles, exagérées ou imaginées—car les trois catégories sont très largement répandues) du passé. Même ceux qui insistent le plus clairement que le croyant doit se soumettre à la Parole ont du mal à accepter l'idée de pardonner de vrais torts.

En fait, nous confondons les choses dans ce domaine, et je me demande parfois si nous ne le faisons pas volontiers. Il y a une différence importante entre le fait d'excuser une chose et le fait de pardonner. Excuser, c'est reconnaître qu'il y a des circonstances atténuantes, des aspects de la situation qui font qu'à la limite le comportement peut se comprendre, même s'il pose problème. Pardonner, c'est reconnaître que rien n'excuse ni ne justifie un tel comportement, mais accepter tout de même de ne pas en tenir compte.

C'est ce que Dieu a fait pour nous, nous le savons tous. Mais quand Paul nous appelle à agir à l'égard des autres comme Christ agit à notre égard, nous voyons à quel point nous avons du mal à vivre une vie qui reflète son amour.

En fait, nous sommes prêts à pardonner le plus souvent uniquement quand nous pouvons accepter que la chose soit « normale » dans une certaine mesure au moins. « Oui, je pardonne car je sais qu'il ne l'a pas fait exprès, il était fatigué, il ne comprenait pas ce que cela impliquait, etc. » Mais quand il n'y a plus aucune excuse pour le péché, nous avons tant de mal à pardonner.

Cela revient à dire que nous acceptons de pardonner (quand nous l'acceptons, ce qui n'est pas toujours le cas) uniquement quand il faudrait supporter, c'est à dire quand il n'y a pas lieu réellement de pardonner. Mais quand il faudrait pardonner parce que la chose ne peut plus être excusée, nous refusons de pardonner.

Ceci est très grave. Cette attitude montre une optique encore bien centrée sur soi-même. Mon orgueil y est encore pour beaucoup. Je suis encore bien préoccupé par l'attitude que les autres ont envers moi, par le respect qu'ils ont pour moi. L'importance que je mets sur la façon qu'on me traite montre que je suis encore au centre de mon univers.

Mais Paul nous appelle à pardonner. Et Paul n'écrit pas n'importe quoi ; ceci est la Parole de Dieu. C'est donc Dieu lui-même, à travers Paul, qui nous dit de pardonner. On supporte ce qui est excusable ; on pardonne ce qui est inexcusable. Christ a supporté maintes injustices pour nous ; nous sommes appelés aussi à supporter les injustices. C'est ce que Paul a écrit aussi dans 1 Corinthiens 6.7 : « Pour vous, c'est déjà une défaite que d'avoir des procès entre vous. Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt quelque injustice ? Pourquoi ne vous laissez-vous pas plutôt dépouiller ? »

Pourquoi ? Parce que la chair avec son orgueil domine toujours, tout simplement. Parce que l'optique centrée sur Christ n'a pas encore pénétrée. Ce n'est pas plus difficile que cela.

J'apprécie énormément l'enseignement de Daniel Herrmann sur le pardon. A partir du passage dans 2 Corinthiens 2.10-11 il relève un aspect très important du pardon. Il semblerait qu'il y ait eu à Corinthe des gens qui auraient dit ou fait quelque chose de mauvais, et qui s'en seraient repentis par la suite. L'église aurait accepté de les pardonner, mais en imposant des conditions. Apparemment, ils devaient aussi se faire pardonner par Paul, pour que la chose soit réglée. Peut-être que c'était parce que l'offense concernait Paul (ils auraient pu par exemple critiquer Paul dans l'assemblée), ou encore parce que Paul passe pour être le « chef » spirituel de l'église. Toujours en est-il qu'il fallait régler la chose avec Paul avant d'accorder totalement et définitivement le Pardon.

Mais Paul écrit aux croyants de l'église que s'ils ont pardonné, il pardonne aussi d'office. Car il sait que tout ce qui met des limites au pardon donne un avantage à Satan, avantage qu'il saura exploiter pour nous diviser et nous discréditer.

Daniel Herrmann résume le principe de ce passage d'une façon très simple et concrète : « Ne compliquons pas le pardon. » La repentance ne se fait pas toujours dans les conditions idéales ; souvent on aimerait que les choses soient différentes, que la personne montre un peu plus de signes d'humiliation, que la repentance soit encore plus claire. Souvent, aussi, c'est notre orgueil qui voudrait voir les fautifs abaissés un petit peu plus. Alors, en tournant la chose d'une façon très « spirituel », nous mettons des conditions. « Il faut demander le pardon publiquement, il faut le demander individuellement, il faut un temps de retrait de la pleine communion avant que le pardon soit entier... »

Ne compliquons pas le pardon. Pardonnons même quand ce n'est pas mérité (d'ailleurs,

par définition le pardon ne se mérite pas, car il n'entre en ligne de compte que dans des conditions où la personne est entièrement fautive), pardonnons même quand la repentance est hésitante et partielle, pardonnons même quand l'offense nous fait encore mal. Toute autre approche donne un avantage à Satan, et il saura nous le faire payer cher. J'ai vu familles et églises déchirées parce qu'on a compliqué le pardon, et j'apprécie tant cet enseignement de Daniel qui met le doigt directement sur le fond de la chose : « Ne compliquons pas le pardon. » Le pardon est le reflet du cœur même de Dieu. Il a tout fait pour nous pardonner alors que nous étions encore ses ennemis, entièrement dans le péché. Il nous appelle à faire de même.

Pour revenir à Colossiens 3, Paul résume ces attitudes qu'il nous appelle à vivre dans le verset 14 en nous disant de nous revêtir par-dessus tout de l'amour, la disposition par excellence qui nous unit. L'amour n'est pas un sentiment mais un engagement à rechercher constamment le bien-être le plus fondamental de l'autre. Il peut avoir des cas où nous ne donnerons pas à l'autre ce qu'il désire, mais ce ne doit jamais être parce que nous faisons passer nos propres intérêts avant les siens. Ce doit toujours être parce que nous constatons que ses vrais intérêts ne vont pas dans le sens de ce qu'il désire.

La logique de Paul est toujours impeccable. Sa pensée se construit pas à pas de façon à ce que chaque étape découle de la précédente. Si nous savons qui est Christ et ce qu'il a fait pour nous, nous vivons une vie centrée sur lui. Si nous sommes fixés sur lui plutôt que sur nous-mêmes, nous rejetons le péché et la colère qui fait tant de mal entre nous. Si nous ne sommes plus chargés des mauvaises attitudes qu'engendre l'orgueil égocentrique du péché, nous pouvons vivre réellement l'amour, le pardon, la patience, et tout le reste entre nous. Ce sera la démonstration d'une vie centrée sur Christ.

Quand l'arbitre siffle

Le verset 15 est souvent traduit d'une façon qui ne fait pas ressortir le vrai sens du texte original. Paul veut, selon ce verset, que la paix du Christ règne dans nos cœurs. Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

La clé est dans le verbe, car le texte original, tel que Paul l'a rédigé, n'utilise pas le verbe « régner ». Le mot est en fait tout autre. C'est un mot tiré du monde athlétique, et qui décrit ce que fait le juge-arbitre dans un concours sportif. On pourrait traduire : « Que la paix du Christ... soit l'arbitre dans vos cœurs. »

L'arbitre ne joue pas. Il vérifie simplement que tout le monde respecte scrupuleusement le règlement. C'est ce que la paix du Christ doit faire dans nos vies.

Il faut bien comprendre de quelle paix il s'agit. Dans notre conception occidentale et individualiste, on a souvent interprété ce verset en fonction d'une paix intérieure et personnelle : « J'ai la paix avec Christ ; je sais donc que je suis sur la bonne voie. » Ce n'est pas du tout ce que Paul enseigne ici.

Le contexte des versets précédents montre clairement qu'il s'agit ici des relations personnelles. Même dans ce verset, Paul précise bien : « la paix du Christ, *à laquelle vous avez été appelés pour former un seul corps* ». La paix en question, c'est la paix entre nous qui nous permet de vivre réellement la vie du corps. C'est l'absence de déchirements entre nous. Nous n'avons pas le droit de transformer un texte qui est fondamentalement axé sur une vie communautaire transparente pour en faire une application qui découlerait davantage du principe de « chacun pour soi ». La paix n'est pas un sentiment subjectif au fond de mon cœur, mais quelque chose de public d'objectif et de vérifiable : est-ce que nous nous entendons entre nous ?

Ce principe pose problème, car chacun de nous sait que nous ne nous entendons pas avec d'autres. Notre tendance naturelle est donc de nous justifier dans cet état de choses, plutôt que d'admettre qu'il y a un problème dans notre façon de vivre. Abordons donc ouvertement les problèmes entre nous, pour voir s'ils peuvent être considérés comme quelque chose de « normal », quelque chose qui ne serait pas une indication que nous ne respectons pas les principes de ce texte.

Il y a effectivement des cas où on ne peut pas s'entendre. Jésus lui-même ne s'est pas entendu avec tout le monde. Mais cela ne s'oppose pas à la pensée qui est enseignée ici. Ceux avec lesquels Jésus ne pouvait pas s'entendre n'étaient pas des croyants, mais des gens qui s'opposaient réellement aux valeurs chrétiennes. Si donc on ne s'entend pas avec quelques personnes parce que ce sont des ennemis de la pensée de Dieu, c'est tout à fait normal. Mais ce

n'est pas de cela que Paul parle ici. Il parle de la paix entre chrétiens.

Notons que cela ne veut pas dire qu'on est *d'accord* avec tout le monde. Les croyants peuvent avoir des différences d'opinion légitimes. Cela ne constitue pas un manque de paix, à condition que chacun ait les yeux suffisamment sur l'éternité et les vraies valeurs spirituelles pour donner à ces choses leur juste valeur.

Il peut même y avoir des difficultés entre nous. Jésus a dû reprendre assez sévèrement par moments certains de ses disciples. Il a repris Pierre (Matthieu 16.23), les frères Jacques et Jean (Luc 9.35-36), l'ensemble des douze (Luc 22.24-27), et d'autres encore. Ce n'était pas pour des choses insignifiantes non plus ; il s'agissait d'occasions où les disciples ont réellement agi en fonction de leur orgueil et leurs désirs charnels, plutôt qu'en vue des valeurs que Jésus leur avait enseigné.

Pourtant, cela n'a pas conduit à la rupture entre eux. Jésus savait laisser ces choses derrière (tout en sachant aussi que des problèmes similaires reviendraient par la suite), et les disciples savaient se laisser reprendre. Même les disciples, qui n'étaient pourtant que des hommes comme nous autres, ont su faire la part des choses entre ce qui est important parce qu'éternel et ce qui ne l'est pas (Jean 6.67-68). Des moments de tension dans l'équipe ne signifiaient donc en rien qu'il ne pouvait plus avoir la paix entre eux.

Notons aussi dans cette paix dont parle Paul qu'il ne s'agit pas de s'entendre uniquement avec ceux qui nous « arrangent ». J'ai connu des gens qui vivaient des relations difficiles d'une façon générale, tout en prétendant qu'il n'y avait aucun problème. « Je m'entends avec tout le monde, à condition qu'ils soient corrects avec moi. Le problème est donc chez les autres. » Mais Jésus n'est pas impressionné de cette « entente ». Il en a parlé très clairement : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment » (Luc 6.32). S'entendre avec les gens qui vont dans notre sens n'est pas un exploit, ni une indication de l'œuvre du Saint-Esprit en nous. La transformation de l'Esprit se voit quand nous choisissons de nous entendre même avec ceux qui nous « cassent les pieds ».

Il est trop facile, dans notre monde évangélique fragmenté, de croire qu'on est en paix pour la simple raison qu'on évite le contact avec ceux qui nous dérangent. Une église se divise en deux, trois ou plus, et chaque groupe prétend par la suite qu'ils vivent dans l'unité chrétienne parce qu'il n'y a plus de disputes. Jésus nous dit que « s'entendre » dans des conditions pareilles convient aux gens du monde, mais pas pour nous.

« L'arbitre » que Paul propose dans Colossiens 3.15 est donc l'entente entre nous, même (on pourrait presque dire « surtout ») quand on ne s'entendrait pas si on vivait selon les valeurs et habitudes du monde. Même entre chrétiens faillibles et difficiles et qui n'ont pas toujours les mêmes idées. Même quand il faut pardonner de vraies injustices, choisir de regarder aux valeurs éternelles plutôt qu'à la façon que d'autres nous ont traités.

N'y a-t-il jamais, certains vont dire, des situations où on ne peut vraiment pas s'entendre avec des croyants, tout en étant entièrement innocent ? Autrement dit, n'y a-t-il jamais des gens dans nos milieux tellement difficiles à vivre qu'on ne peut pas être en paix avec eux, et que c'est entièrement de leur faute ?

Si, cela peut (malheureusement) exister. Mais c'est rare. Le plus souvent les gens avec lesquels nous ne pouvons vraiment pas s'entendre sont ceux qui n'acceptent pas notre message, ceux qui ont d'autres valeurs. Il s'agit donc de non-chrétiens, même s'ils fréquentent (un temps) nos églises.

Quand il s'agit de chrétiens authentiques, en revanche, le plus souvent il est possible de reconnaître nos différences d'opinion et de nous respecter mutuellement malgré tout. Il suffit que chacun aient les yeux sur Christ.

Peut-être qu'un problème peut effectivement venir même quand tout est en ordre chez nous, un problème qui vient entièrement de l'autre. Mais dans la quasi-totalité des cas, le problème n'est pas à 100% chez une seule personne. Il l'est peut-être en grande partie, mais je constate que les mauvaises attitudes des autres provoquent très souvent des mauvaises attitudes chez moi. (Quand je n'en ai pas déjà par moi-même...) Et c'est là qu'un problème qui aurait pu être réglé ne le sera pas, « à cause de l'autre ». C'est à dire, là où j'aurais pu réagir différemment face au péché de l'autre si j'avais réellement les yeux sur Christ et non sur ma propre importance, je risque d'aggraver simplement le problème par mes réactions charnelles.

Mais je n'ai pas l'option d'excuser mes mauvaises réactions, simplement parce que l'autre est dans son tort. Dans Romains 12.17 (encore un passage où Paul met une importance

primordiale sur l'amour et les bonnes relations entre nous) il écrit : « S'il est possible, autant que cela dépend de vous, soyez en paix avec tous les hommes. »

Autant que cela dépend de vous. Ce ne sera jamais possible d'être en paix avec tout le monde. Mais nous devons veiller à ce que les difficultés qui existent dans les relations que nous avons avec d'autres ne soient pas de notre faute, même pas en partie. Si j'estime que l'autre a tort à 90% et je n'ai tort qu'à 10%, je dois tout de même mettre une priorité à réparer sans tarder ces 10%. (Et cela, même si l'autre ne fait absolument rien pour régler ses 90%.) C'est la partie qui dépend de moi. Si je suis encore centré sur moi-même, s'il y a de l'amertume et de l'orgueil en moi, si je suis en train de compliquer le pardon, il y a une partie de la mésentente qui est de ma faute. Même si le tort de l'autre est réel, j'ai donc des choses à changer. L'obéissance à la Parole ne me donne pas une autre option.

C'est cette volonté de vivre en paix malgré les frictions inévitables qui doit servir d'arbitre dans nos vies, ce choix de veiller à ce que *mon* attitude soit correcte et que ma préoccupation soit la gloire de Christ, même quand d'autres me gênent. Car il est manifeste que quand il n'y plus la paix, quelqu'un pose problème. C'est comme dans un match : si l'arbitre siffle, c'est que quelqu'un a commis une faute. Quand il n'y a plus la paix entre nous, c'est l'arbitre qui a sifflé.

Et quand « l'arbitre siffle », l'ensemble de ce texte nous permet très facilement de savoir où est le vrai problème de fond. Comme les bonnes relations découlent directement d'une optique centrée sur Christ, les déchirures dans les relations personnelles indiquent clairement que quelqu'un n'a pas les yeux sur Christ. Quelqu'un est encore centré sur lui-même, imbu de sa propre importance. Quelqu'un n'accepte pas de pardonner, de passer sur les difficultés et les injustices, car la façon qu'on le traite ici et maintenant prend toujours trop de place dans sa vie. La perspective de l'éternité n'est pas encore ce qui compte le plus pour lui.

Très souvent, le problème se trouve même chez les deux. S'il n'a commencé que chez une personne qui était davantage préoccupé de ses propres « droits » que de l'amour de Christ, il y a de fortes chances qu'il a révélé des choses à revoir chez les autres. Quand l'arbitre siffle, donc, il faut que chacun recentre ses priorités chez Christ. Il est trop facile de dire que ce sont « ceux qui étaient à l'origine du problème » qui doivent le faire ; tout le monde doit le faire. De toute façon, tout le monde devait le faire en tout temps. Toute notre ancienne nature nous pousse à nous préoccuper de tout sauf la gloire de Christ ; il y a donc besoin régulièrement de revenir à l'essentiel. Les frictions entre nous sont un baromètre précieux pour nous le rappeler assez souvent.

L'enseignement de Paul dans Colossiens continue, et touche à des choses très intéressantes et utiles. Mais nous allons arrêter ici nos considérations pour le moment, car notre sujet se limite à la place d'une perspective centrée sur Christ dans les relations entre nous.

On pourrait résumer cet aspect de l'épître aux Colossiens par le principe que les relations personnelles constituent une indication très fiable de l'état de notre vie spirituelle. Nous pouvons savoir où nous en sommes avec Christ en regardant où nous en sommes avec d'autres, et surtout avec ceux qui sont difficiles. La paix entre nous est l'arbitre qui nous dit si nous respectons la « règle du jeu » ou non. Dès qu'il y a désaccord, nous devons chercher à savoir où nous sommes encore centrés sur nous-mêmes. Dans mon expérience, aussi bien personnelle que ce que j'ai pu voir auprès des autres, c'est systématiquement le cas. Les difficultés existent, le péché existe, les injustices existent. Mais ces choses ne deviennent des cassures graves que quand nous mettons une importance démesurée à nos propres personnes.

« Pensez à ce qui est en haut, et non à ce qui est sur la terre. » Ce qui est en haut, c'est la gloire de Dieu, gloire que je pourrais vivre pour toute l'éternité. Les embêtements de cette vie ont si peu d'importance à côté d'une perspective si merveilleuse.